

Ptolémée, Pline et Strabon, le temple d'Osiris est non pas tant dépeint tel que Sicard le voit que tel que les Anciens ont dû le voir ...

C'est un peu notre Egypte que Sicard faisait passionnément revivre, celle de nos premiers saints, moines et anachorètes, celle de nos humanités. Et pourtant, à mesure que les notices s'accumulaient, lieu par lieu, se tissait une autre toile, apparaissait une autre Egypte : tel lieu entraînait en relation avec tel autre, tel site ancien se laissait deviner dans le toponyme arabe ... Une Egypte autonome, si l'on veut, complexe, dans sa profondeur historique. Sicard conçut lentement mais de façon de plus en plus cohérente, le projet de cartographier l'Egypte ancienne sous l'Egypte moderne, en parallèle. La grande affaire de sa vie. Il demanda un dessinateur, il calcula, il mesura, il se lança dans ce qu'on appelle aujourd'hui la toponymie historique. Il fut le premier égyptologue de terrain.

Son *Parallèle*, qui constitue ce tome III, n'est qu'en partie retrouvé. Le sort des autres textes de Sicard ne fut guère meilleur. Lettres tronquées, déformées par ses anciens éditeurs qui voulaient faire plus vrai, plus alléchant; la vérité de Sicard sur l'Egypte n'était pas toujours celle qu'on lui demandait. Le mérite de S. Sauneron et M. Martin est grand d'avoir présenté les lettres d'origine, et d'autres qu'on avait oubliées.

Le sujet est certes à la mode : l'origine, la constitution du savoir occidental sur l'Orient. Claude Sicard dans son exemplarité (homme de religion, connaissant ses classiques, inventeur mal lu) pourrait être pour ces chercheurs un véritable emblème.

Christian DÉCOBERT
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Gilbert DELANOUÉ, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Egypte du XIX^e siècle (1798-1882)*. IFAO, Le Caire, 1982. In-4°, 2 vol., 739 p.

Une vingtaine d'années de recherches, aussi bien érudites que vécues sur le terrain, ont permis à Gilbert Delanoue de déchiffrer, dans l'évolution de l'Egypte contemporaine, les permanences d'une vie culturelle latente. Une réalité qui se meut à l'écart, voire à contre-courant de l'idéologie « moderniste ». Son ampleur, à laquelle répondent les dimensions de cet ouvrage, déconcertera sans doute les intellectuels de formation occidentale, que fascinait d'emblée le spectacle d'un monde réduit, par leur narcissisme, à l'action de l'Europe. L'originalité de l'historien réside ici dans une écoute patiente du discours de l'autre.

Il s'agit d'une thèse de doctorat d'Etat, soutenue à la Sorbonne en 1977. L'auteur déclare avoir modifié son itinéraire. Sous un titre qu'on n'associe plus à Emile Faguet, mais qui met en relief la pluralité et la complexité des consciences, il se proposait initialement d'étudier, l'un après l'autre, les penseurs égyptiens d'une période charnière, 1882-1922 : l'Egypte, endettée, fendue par le canal de Suez et soumise à la monoculture basculait alors — après un Moyen Age prolongé — dans la révolution nationaliste et l'occupation britannique. Journalistes, parlementaires, tribuns, chefs de partis politiques se pressaient sur le devant de la scène, en effet, à leur sortie de l'école dite « moderne » et en brandissant des références occidentales. Toutefois la

persistance d'un certain mode de pensée, bien différent, a contraint le chercheur à remonter au début du dix-neuvième siècle, même aux dernières décades du dix-huitième. Les limites chronologiques de l'enquête deviennent 1798-1882 : expédition de Bonaparte — occupation anglaise du pays. Une histoire des mentalités donc, parallèle à la mainmise de l'Occident sur l'Égypte.

Dépouillant les produits intellectuels de cette époque, où l'on pourrait s'attendre à trouver la genèse du « modernisme », Gilbert Delanoue lit pour nous brochures, gloses et traités d'une littérature des plus ardues. Il repère et privilégie, selon leur juste épaisseur, *'ulamā'* et mystiques, souvent obscurs, implantés dans l'Égypte profonde et détenteurs d'une culture omniprésente, où communient les professeurs d'al-Azhar et les masses illettrées. Ces invisibles leviers de la conscience musulmane locale sont identifiés et rattachés à leurs traditions, que viendra agresser la paradoxale Europe des lumières et de la révolution industrielle. Mais le rythme du XIX^e siècle n'interrompt pas encore, aux bords du Nil, les béates répétitions, ni les étales commentaires des plus savants.

L'histoire des idées que nous suivons, analyses principalement théologiques et éthiques, se fait un peu moins abstraite lorsqu'elle définit les modèles mentaux qu'incarnent ces personnages. Leurs monographies successives constituent les chapitres de l'ouvrage. Après al-Ğabartī et al-Šarqāwī, cheikhs contemporains de Bonaparte, viennent les juristes Muḥammad ʿUlayš, Muḥammad al-ʿAbbāsī al-Mahdī; les soufis Aḥmad al-Šāwī, Ḥasan al-ʿIdwī, ʿAbd al-Ḥāfiẓ ʿAlī, etc.; les *'ulamā'* partisans des lumières, Ḥasan al-ʿAṭṭār, Ḥusayn al-Marṣafī et enfin les deux grands serviteurs des vice-rois réformateurs, Rifāʿa al-Ṭaḥṭāwī et ʿAlī Mubārak, replacés ici dans leur contexte islamique.

Un tel classement, qui tâche d'accorder genres et chronologie, ne va pas sans tiraillements. Ḥasan al-ʿAṭṭār, par exemple, est séparé de son ami al-Ğabartī, bien qu'il soit comme lui un éminent « témoin de l'occupation française et des débuts de Muḥammad ʿAlī ». Il voisine, en tant que « partisan des lumières », avec Ḥusayn al-Marṣafī, son cadet certes, mais dont le conservatisme décrit plutôt une régression.

La question d'une évolution se pose ainsi à l'intérieur de cette période quantitativement riche, quoique réputée décadente. L'auteur, qui tire des ténèbres une foule de guides et de disciples, évite cependant les imprudentes synthèses. On dirait d'ailleurs que la mise en œuvre de sa vaste documentation, plus largement spirituelle et intellectuelle que biographique, l'a trop absorbé pour qu'il campe autant de figures diverses sur le fond d'une histoire sociale susceptible d'expliquer leur émergence. Mais le temps vécu n'étant assurément pas le même pour tous, les avis des juristes — réactions ponctuelles à leur actualité —, la vision du monde à travers doctrines et pratiques pieuses, donneront au lecteur la mesure des adéquations, les points d'articulation de la vie quotidienne chez ces hommes sur la vie éternelle ou sur les réalités du siècle. L'ensemble des analyses est imposant. Récurrences, foisonnement, on a l'esquisse d'une respiration séculaire, telle que l'apprécient les historiens de la longue durée. Le seul clivage, que semble symboliser l'ingénieur ministre ʿAlī Mubārak, en réorganisant l'instruction publique officielle indépendamment d'al-Azhar, n'entame en rien le consensus. « Tous sont convaincus de la nécessité de diffuser un enseignement religieux de base qui ne fait qu'un avec le patriotisme et le sens du dévouement au bien commun » (p. 563). Et l'imprimerie multiplie, outre les manuels pour un

public très restreint d'écoliers, bien des ouvrages qui mêlent le rationnel et le merveilleux, édités par les soins de vénérables maîtres d'al-Azhar.

La spécificité de cette moisson culturelle affirmée, l'auteur exclut de son champ, délibérément, al-Afgānī et Muḥammad 'Abduh. Il précise (pp. xxiii-xxiv) :

« Dans les dernières années de cette tranche chronologique — exactement de 1875 à 1882, soit depuis la mission d'enquête effectuée par l'Anglais Cave pour examiner les finances du khédivé Ismā'il, et l'achat brusque, par Disraëli, de la part égyptienne des actions du canal de Suez, c'est-à-dire la première menace indubitable portée contre l'indépendance nationale, jusqu'à l'occupation britannique — une opinion publique se développe au Caire et à Alexandrie dans une couche d'intellectuels et de notables. Ce mouvement d'idées, qui va déboucher dans la révolution de 'Urābī pacha en 1882, a fait l'objet déjà de nombreuses recherches; il y a encore beaucoup à faire, certes, pour le connaître mieux. Mais il me semble que, pour en enrichir l'étude, il est permis de tenter de changer quelque peu les perspectives, et qu'il peut être utile, pour un temps au moins, de fixer l'attention sur les intellectuels du type le plus traditionnel et sur ceux qui ont servi les vice-rois réformateurs avant le surgissement de ce mouvement. C'est la raison pour laquelle ce travail ne traite pas de Ḡamāl al-dīn al-Afgānī en Egypte, ni de ses disciples, ni des journaux apparus dans les années 1876-1882, ni du réformisme musulman, lequel ne prend vraiment corps en Egypte que vers 1895-1900, autour de Muḥammad 'Abduh et de la revue *al-Manār* dirigée par son disciple syrien établi en Egypte, Rašīd Riḍā. »

D'un autre ordre est l'omission de la communauté copte. Malgré les proportions encyclopédiques de l'ouvrage, les Coptes n'y figurent organiquement qu'à travers certaines *fatwā*-s qui rappellent leur condition de protégés, *ḍimmi*-s. Quant aux quelques pages réservées au « Général Ya'qūb et son projet d'une Egypte indépendante », elles restent isolées et se lisent comme un bref appendice au livre I, consacré aux « Témoins de l'occupation française », Protagoniste de l'histoire pourtant et non seulement témoin, Ya'qūb demeure le parent pauvre d'al-Ḡabartī. Déséquilibre significatif de toute une littérature historique. L'auteur l'attribue à la nature et au volume de la documentation disponible et tient à dissiper l'illusion d'optique que produirait l'implicite de sa thèse. Il appelle de ses vœux une étude, parallèle à la sienne, sur « l'évolution des idées et des modèles religieux, moraux, sociaux dans cette communauté [...] à travers des biographies d'hommes qui lui appartiennent, et leurs écrits » (p. xxiv).

En attendant le second volet du diptyque scientifique souhaité, il importe de comprendre le propos de l'islamologue. Sa lucidité apporte un puissant éclairage sur l'actualité. Mais son humanisme récuse toute tentation ou tout alibi intégriste. Sa thèse, là où elle expose des démarches hostiles à la modernité, inscrit une date sur chaque pièce de l'inventaire et ne cède à aucune contre-idéologie. Soulignons l'emploi heureux de l'épithète « nilotique » pour désigner, sous la plume de Gilbert Delanoue, les hommes qu'il étudie avec cette sympathie exigeante qui leur restitue la totalité primordiale d'une Egypte « mère du monde ».

Pour les chercheurs, cet essai considérable, qui parvient à changer certaines perspectives, restera un ouvrage de référence. Outre ses bibliographies, ses notes minutieuses et les longues citations qui le doublent d'une véritable anthologie, il fournit douze annexes substantielles.

A l'habituel index des noms propres, s'ajoutent encore deux index spécifiques des notions et des termes arabes. Ceux-ci illustrent une conviction : « Tout ce qui touche à la langue arabe et aux modèles culturels est lié étroitement aux conceptions relatives à la société; c'est pourquoi nous ne pouvons pas abandonner ce terrain à une histoire de la littérature pure, à supposer qu'elle existe » (p. 361).

La fécondité est incontestable d'un tel répertoire, qui servira de guide, le long de sept cents pages, pour définir des idées, identifier des comportements et retracer une histoire des mentalités dans un espace qui dépasse volontiers l'Égypte et le XIX^e siècle.

Anouar LOUCA
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Rashid Ismail KHALIDI, *British Policy towards Syria and Palestine 1906-1914*. Londres, St Antony's Middle East Monographs n° 11, Ithaca Press 1980. In-4°, XII-412 p.

Ce livre se présente comme une remise en cause de l'interprétation traditionnelle des décisions prises par la Grande Bretagne pendant la première guerre mondiale concernant le Proche Orient. Loin d'être le résultat de la conjoncture de la guerre, elles sont la conséquence de la politique suivie à partir de 1906. Avant cette date et grâce à la conclusion de l'Entente Cordiale, la position de l'Angleterre en Égypte paraissait solidement assurée. L'incident de 'Aqaba en 1906 en montre brusquement la vulnérabilité. L'installation des Turcs à cet endroit stratégique et leur revendication sur le Sinaï remettent en cause l'occupation britannique en Égypte avec son absence de statut juridique. La situation est d'autant plus dangereuse que le mouvement national égyptien de tendance pro-ottomane est très actif. A ce moment déjà la question litigieuse sera directement celle de l'appartenance de Taba au territoire égyptien. Le danger est celui de voir le chemin de fer du Hedjaz s'étendre jusqu'à la frontière égyptienne, ce qui permettrait l'acheminement rapide d'une armée ottomane vers l'Égypte alors que la Grande Bretagne a besoin de délais plus longs pour l'envoi de renforts par voie maritime. Les pressions exercées sur la Porte permettront d'éloigner provisoirement le danger sans l'éliminer totalement.

La Grande Bretagne se trouve donc dans la nécessité d'avoir une politique proche-orientale défensive (protection de l'Égypte) qui va se muer en action offensive (établissement d'une zone d'influence en Palestine). Le pouvoir de décision passe alors de l'Ambassade de Constantinople à l'agence diplomatique du Caire.

A partir de 1906 on étudie la possibilité d'opérer en cas de crise un débarquement en Palestine associé à un soulèvement arabe contre les Turcs. On pense non aux Druses et aux Maronites mais aux Bédouins, ce qui constitue une nouveauté importante. Cette action régionale s'explique par le fait que l'on ne peut plus exercer des pressions directes sur Constantinople en raison du redéploiement de la flotte anglaise qui doit faire face à la menace allemande en mer du Nord.

Pour mener une telle politique il faut s'assurer de l'accord de la France. C'est l'objet des négociations sur les chemins de fer ottomans de 1909-1910. La Grande Bretagne reconnaît la prépondérance française en Syrie, donc une zone d'influence, en échange d'une position équivalente